

Quelques réflexions sur la recherche d'un langage commun en épigraphie numérique

Estelle Ingrand-Varenne, Bruno Baudoin, Rémi Bonnin-Guiet, Michèle Brunet, Alberto Dalla Rosa, Julien Faguer, Léontine Fortin, Adeline Levivier, Emma Martinez, Emmanuelle Morlock, Blandine Nouvel, Nathalie Prévôt, Vincent Razanajao, Coline Ruiz Darasse, Stéphanie Satre, Nicolas Souchon et Damien Strzelecki

Parle-t-on le même langage au sein de la même discipline ? Que l'inscription soit égyptienne, grecque, romaine, gauloise, médiévale ou moderne, peut-elle être décrite selon une méthode analogue et avec un vocabulaire identique ? Ces deux questions, aussi simples soient-elles, sont au cœur des réflexions d'un groupe composé d'une quinzaine de spécialistes en épigraphie allant de l'Antiquité à la période moderne, rassemblés autour de besoins numériques convergents¹.

¹ Ce groupe (Cluster 5a « épigraphie et TEI ») travaille au sein de l'Equipex+ Biblissima+ (2021-2029). Biblissima+ est une infrastructure numérique multipolaire de recherche fondamentale et de service consacrée à l'histoire de la transmission des textes anciens, de l'Antiquité à la Renaissance en Orient comme en Occident. Cet article a été rédigé dans le cadre de ce

Un tel regroupement est une première en France pour cette discipline. Dépassant les barrières érigées par chaque période historique, son originalité réside dans le fait de penser une épigraphie « générale ». Il s'inspire de l'archéologie « générale » initiée par Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut, qui promeut une « dé-périodisation » de l'archéologie en traitant les époques anciennes et le monde moderne et contemporain avec la même méthodologie². Il s'inscrit aussi dans le vaste mouvement d'harmonisation des pratiques numériques³. Lancé à échelle internationale il y a une dizaine d'années, ce mouvement vise à faciliter la gestion et l'accessibilité des données de la recherche, face à l'accroissement exponentiel de leur volume dans l'univers numérique, la multitude de leurs formats et leur fragilité. Suivant ces démarches, notre groupe s'est fixé l'objectif de définir des règles d'utilisation de la TEI⁴ pour l'épigraphie, fondées sur les recommandations du groupe EpiDoc, qui soient aussi génériques que possible, réutilisables et partageables à une très large communauté francophone.

Cet objectif se concrétise par la création – toujours en cours – de trois ressources numériques afin d'améliorer l'environnement virtuel de recherche et de faciliter à terme l'interopérabilité des corpus épigraphiques publiés en

programme qui bénéficie d'une aide de l'État gérée par l'ANR au titre du Programme d'investissements d'avenir intégré à France 2030, portant la référence ANR-21-ESRE-0005.

² Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut, *Artistique et archéologie*, Paris, PUPS, 1989 (réédition corrigée et augmentée, Paris, PUPS, 1997) ; voir aussi P. Bruneau, « L'épigraphie moderne et contemporaine », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale (RAMAGE)*, 1988, 6, p. 13-39.

³ Selon les principes FAIR (Facile à trouver, Accessible, Interopérable, Réutilisable), ensemble de lignes directrices générales destinées à faciliter le partage des données mises en ligne.

⁴ Initiative pour l'encodage des textes : <<https://www.tei-c.org/>>.

ligne : un thésaurus, un modèle d'encodage et une bibliographie. Un vrai atelier de réflexion de plusieurs jours consécutifs était nécessaire pour avancer leur mise au point. Une semaine intensive fut donc planifiée du 17 au 21 mars 2025 à l'École française d'Athènes, haut lieu de l'épigraphie grecque depuis sa création au milieu du XIX^e siècle. Cet article se propose de retranscrire quelques réflexions collectives sur le travail mené au long de cette semaine en se focalisant sur le thésaurus, les deux autres points étant exposés ultérieurement⁵. Ces notes marquent une étape de la réflexion sur ce qui interroge les épigraphistes, fait consensus ou résiste. Il s'agit d'un témoignage sur la construction de méthodes, qui elles-mêmes ne sont pas neutres, mais révèlent des prises de position épistémologiques.

Comment travailler en épigraphie numérique ? Les prémices

La recherche d'une méthode commune pour décrire et représenter une inscription dans une édition moderne est une question qui hante les épigraphistes depuis le XIX^e siècle. Cet effort de normalisation a abouti en 1931 à l'adoption d'un standard typographique, dit « conventions ou système de Leyde », codifiant la façon de restituer les lettres disparues, incertaines, omises, etc.⁶. Le

⁵ Les réflexions sur le modèle d'encodage en épigraphie générale sont présentées au congrès international de la TEI, à Cracovie en septembre 2025. Voir le programme consultable en ligne : https://tei2025.confer.uj.edu.pl/en_GB/.

⁶ Voir les conventions de Leiden, consultable en ligne : https://en.wikipedia.org/wiki/Leiden_Conventions. Précisons cependant qu'elles sont parfois appliquées avec des adaptations et sont loin d'être universelles puisque les égyptologues emploient d'autres normes, ainsi que les spécialistes des écritures non occidentales.

développement de l'épigraphie numérique à la fin des années 1990, avec la création d'EpiDoc, s'est appuyé sur ces conventions et les a prolongées. Ce projet international collaboratif est un regroupement informel de chercheuses et chercheurs travaillant sur des sources anciennes transcrites selon les principes de la TEI. Il propose des recommandations pour l'édition numérique des inscriptions du monde gréco-romain, mais est aussi utilisé par les spécialistes des mondes égyptien, grec byzantin et latin médiéval⁷. Plusieurs ouvrages récents en exposent les tendances les plus innovantes⁸. Ce qui cimente notre petit groupe d'épigraphistes français, c'est bien cet héritage de réflexion et de représentation des inscriptions.

En épigraphie numérique, les compétences méthodologiques et techniques sont le plus souvent apprises de manière informelle, sur le terrain, par un perfectionnement progressif. Des réseaux ont été créés, mais sans occasions régulières d'échanger, ni revue spécifique⁹. Notre groupe de travail reflète ce constat : il rassemble des projets à des états d'avancement divers et des personnes aux compétences variées, informaticiens, ingénieurs fraîchement diplômés des masters spécialisés en humanités numériques, chercheurs formés sur le tas, professeure émérite, mais qui cherchent à faire

⁷ Tom Elliott, Gabriel Bodard, Hugh Cayless *et al.* (2006-2025), *EpiDoc: Epigraphic Documents in TEI XML*. Online material. Document en ligne consulté le 21 juillet 2025 <<https://epi-doc.stoa.org/>>. Les recommandations ne se limitent pas à l'épigraphie et touchent également la publication de papyrus et de manuscrits.

⁸ Pour ne citer que les deux plus récents : Annamaria De Santis et Irene Rossi, *Crossing Experiences in Digital Epigraphy: From Practice to Discipline*, Warsaw/Berlin, De Gruyter, 2018 ; Isabel Soriano Velázquez et David Espinosa (dir.), *Epigraphy in the Digital Age: Opportunities and Challenges in the Recording, Analysis and Dissemination of Inscriptions*. Oxford, Archaeopress publishing, 2021.

⁹ A. De Santis et I. Rossi, *Crossing Experiences in Digital Epigraphy*, *op. cit.*, p. XIII.

« communauté » pour pouvoir échanger de façon locale, en France (et en utilisant la langue française, alors que l'essentiel se fait en anglais au niveau international), indépendamment des périodes historiques.

En proposant une « épigraphie générale », notre but n'est pas de fournir une énième définition de l'épigraphie et de l'inscription, qui en figerait les contours et serait forcément soit trop abstraite venant aplatir les spécificités chrono-culturelles, soit trop limitative, car liée à une culture épigraphique particulière. Chaque tradition épigraphique a créé un consensus pragmatique et fonctionnel sur ce qui est considéré comme une inscription en opposition à l'écriture manuscrite, en appliquant toute une série de critères qui incluent par exemple le matériau (éphémère ou durable), la technique d'écriture (application d'une substance sur la surface ou incision), la taille (portative ou non), le type d'inscription, l'emplacement et le public (privé ou public), le contenu ou l'utilisation. Nous essayons davantage de nous émanciper des tensions entre les traditions en recherchant des descripteurs communs.

Face à notre diversité et avec notre envie de collaborer, comment travailler ? Des séances mensuelles en visioconférence, doublées d'ateliers à Lyon et Poitiers, ont apporté une première réponse, tout en consolidant les relations interpersonnelles. Nous avons mis en place des outils partagés comme les listes de diffusion, des espaces de stockage des fichiers de travail¹⁰. Un des outils est

¹⁰ Souvent intégrés à l'offre de l'infrastructure française IR* HumaNum. Voir le site : <<https://www.huma-num.fr/>>.

particulièrement important pour l'organisation d'un vocabulaire commun :
Opentheso, logiciel libre de gestion de thésaurus multilingue¹¹.

Construire un thésaurus d'épigraphie générale : mettre en commun et définir

Pour parler un langage scientifique commun, il est indispensable de s'entendre sur des concepts exprimés par un lexique partagé. Dès le départ, le groupe s'est tourné vers la création d'un thésaurus, ou « liste organisée de termes contrôlés et normalisés (descripteurs et non-descripteurs) servant à l'indexation des documents et des questions dans un système documentaire »¹². Ni lexique¹³, ni glossaire¹⁴, le thésaurus doit aider à faire une recherche documentaire. De quels termes avons-nous besoin pour décrire et publier une inscription ? Une collecte d'informations sous forme de tableur s'est organisée au

¹¹ Voir les pages web suivantes : <<https://opentheso.huma-num.fr/opentheso/>> et <<https://opentheso.hypotheses.org/>>.

¹² Voir les réflexions de Thomas Francart, « Ontologie, Thésaurus et Taxonomie sur le web de données », *Blog Sparna*, 2013. Document en ligne consulté le 21 juillet 2025 <<http://blog.sparna.fr/2013/12/07/ontologie-thesaurus-taxonomie-web-de-donnees/>>.

¹³ Un lexique est une liste alphabétique de mots ou de termes couramment utilisés dans un domaine spécifique ou dans une langue donnée.

¹⁴ Un glossaire est une liste de termes spécifiques accompagnés de leur définition dans un domaine particulier, mais plus limité en termes de portée qu'un lexique.

cours de l'année en compilant les vocabulaires employés dans les différents corpus épigraphiques et en s'appuyant sur des thésaurus existants¹⁵.

Grâce à cette première phase, une partie de la semaine à Athènes a pu être dédiée à la discussion sur le choix des termes descripteurs (ou « concepts » dans la terminologie d'Opentheso) et à leur structuration. Nous avons d'abord cherché les grandes catégories ou champs lexicaux nécessaires pour former les branches du thésaurus. Cinq ont rapidement fait consensus : 1) l'écriture, 2) le texte, 3) la langue, 4) le support du texte, qui est clairement différencié du suivant, 5) le matériau. Nous décidons d'en ajouter un autre, 6) la fabrication, définie comme l'ensemble des procédés et des processus conduisant à la réalisation d'une inscription, et permettant d'inclure les acteurs et agents intervenant au long du processus. Ces six éléments sont tous en étroite relation : une écriture n'est rien sans son support qui a sa matière propre ; ce support est lui-même indissociable de l'outil qui sert à tracer ou former les caractères et des procédés techniques qui ont permis de le fabriquer ; l'écriture transcrit un message dans une langue qui forme un texte avec ses auteurs et ses lecteurs.

Un septième champ vient rejoindre la liste, qualifié – faute de mieux – de « domaine d'étude ». Contrairement aux précédentes, cette catégorie ne renvoie pas à l'inscription mais à l'ensemble des démarches, ressources et méthodes mises en œuvre pour l'édition et l'étude des textes épigraphiques. Ces sept

¹⁵ EpiVoc, thésaurus pour l'épigraphie grecque antique utilisé comme point de départ : <<https://thesaurus.mom.fr/?idt=th61>> ; Pactols, vocabulaire contrôlé, normalisé et multilingue pour les sciences de l'Antiquité : <<https://www.frantiq.fr/pactols/le-thesaurus/>>, et <<https://pactols.frantiq.fr/>> ; Thot pour les sources égyptiennes, <<https://thot.philo.ulg.ac.be/>>.

champs lexicaux sont placés au même niveau, sans hiérarchie les uns par rapport aux autres. Ils constituent autant d'angles ou de points d'observation de notre objet d'étude.

La première catégorie à laquelle nous nous attaquons est celle des matériaux « épigraphiques ». Une longue liste est élaborée, de la terre et la pierre aux pigments et fibres végétales, du bois et du métal jusqu'à l'os et la peau humaine. Chacun découvre la tradition de l'autre, comme la précision sur la nature géologique des pierres, voire des carrières, en épigraphie égyptienne et grecque. Nous hésitons constamment entre les termes génériques de haut niveau et nos besoins spécifiques par exemple pour dire une texture ou une certaine dimension plastique. Faut-il détailler tous les types de marbre ou les essences de bois ? Le groupe décide que le thésaurus doit se limiter au vocabulaire effectivement utilisé dans les projets des membres, sans rechercher des formes d'exhaustivité, tout en se gardant la possibilité de compléter les branches. La réflexion sur la matérialité permet de prendre conscience que les médiévistes, quant à eux, considèrent comme inscription des textes transmis dans les manuscrits comme ayant été inscrits ou pour être inscrits, mais dont il ne reste pas de preuve matérielle ; ce choix touche à l'essence même de l'inscription, doit-elle nécessairement reposer sur un support physique attesté ou peut-elle être reconstituée par la fonction, la forme et l'usage de son texte ?

La mise à plat du vocabulaire de chacun a permis de se rendre compte d'expressions identiques mais ayant des significations différentes suivant les traditions épigraphiques, qu'il a fallu désambiguïser grâce à des définitions. En épigraphie romaine et grecque, un *apex* (*apices* au pluriel) désigne l'empattement d'une lettre, c'est-à-dire les petites extensions triangulaires qui forment



la terminaison des barres sur la figure 1 les sigmas Σ à la troisième ligne (fig. 1). Mais ce mot sert aussi à qualifier un signe diacritique, trait oblique, ressemblant à l'accent aigu français, indiquant les voyelles longues par nature dans les inscriptions latines sur la figure 2 le deuxième E du mot *Serenus* (fig. 2). *Digital epigraphy* pour un égyptologue anglophone ne renvoie pas à l'épigraphie numérique dans un sens général, mais uniquement au dessin sur ordinateur¹⁶. Chez les hellénistes, le « lemme » ne sert pas à désigner la forme canonique d'un mot (celle qu'on trouve dans le dictionnaire), mais la « fiche d'identité de l'inscription, [qui] réunit les informations nécessaires en deux ensembles : la description matérielle et les données bibliographiques »¹⁷.

Fig.1: Stèle funéraire conservée au musée du Louvre, 2^{de} moitié du 1^{er} siècle, avec inscription grecque présentant des apices, 62 × 36,5 × 9 cm, marbre, Paris, MND 1799, Ma 4316 © Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn/Hervé Lewandowski 2024.

¹⁶ Krisztián Vértés, *Digital Epigraphy*, Chicago, Oriental Institute, University of Chicago, 2014. Document en ligne consulté le 21 juillet 2025 <<https://isac.uchicago.edu/research/publications/misc/digital-epigraphy>>.

¹⁷ Dominique Mulliez, *Corpus des inscriptions de Delphes. Les actes d'affranchissement*, V. 1 Prêtrises I à IX (nos 1-722), Athènes, École française d'Athènes, 2018, p. 12.



1/12

Fig. 2 : Fragments du bloc du couronnement d'un monument funéraire, portant l'épithaphe latine de : [---]C. Serenus, découverte en 1865, inscription gravée, 49 × 184 × 41 cm, calcaire, Musée d'Aquitaine, Bordeaux, ILA, n° inventaire : 60.1.36a © Musée d'Aquitaine.

Construire un thésaurus d'épigraphie générale : classer et hiérarchiser

Le thésaurus oblige à hiérarchiser les termes dans chaque branche et à les classer, ce qui aide à clarifier les relations entre eux, mais peut être limitant. Trouver la bonne place pour certains éléments dans l'architecture du thésaurus s'avère un exercice difficile ; nous décidons de penser chaque terme, sa définition et son organisation, *en fonction de l'épigraphie* et non d'autres

domaines spécifiques, tels que la paléographie, l'onomastique ou l'histoire de l'art. La mosaïque, par exemple, qui est un assemblage fait de petits cubes (tesselles) ou de fragments multicolores de divers matériaux formant un motif décoratif, relève autant des techniques d'écriture dans la branche « fabrication », que de la branche « support du texte » en tant qu'élément ornemental au sol, au mur ou au plafond (fig. 3).



Fig. 3 : Mosaïque de la nef de l'église de la Nativité de Bethléem, XI^e siècle, inscription en latin et en syriaque, Bethléem, Cisjordanie (Palestine) © Estelle Ingrand-Varenne/GRAPH-EAST.

Dans cette branche « support de textes », nombreuses ont été les hésitations sur le classement et le regroupement des réceptacles de l'écrit existant déjà sur d'autres bases. Ce qui nous a semblé essentiel de souligner par cette

catégorie était le rapport du texte à son contexte, le lien de dépendance ou non du support. Quatre classes émergent : « élément architectural » (par exemple une colonne ou un chapiteau), « élément ornemental » (tel que la mosaïque évoquée plus haut, ou un relief), « élément naturel » (un rocher, un galet, un os, une dent), « élément autonome » (il s'agit-là d'objets ou de mobiliers, tels que les bijoux, les statues, les stèles, etc.), cette dernière catégorie étant constituée par défaut. La branche « domaine d'étude » est sans doute la plus originale, parce qu'elle replace l'épigraphie et l'édition des inscriptions au carrefour de nombreuses disciplines, telles que la linguistique, l'anthroponymie, la prosopographie ou encore la paléographie (fig. 4). Elle permet de mettre en valeur les méthodes spécifiques des épigraphistes, à l'instar des estampages, dont l'École française d'Athènes conserve une vaste collection de plus de 10 000 exemplaires que nous avons visitée¹⁸. Cette branche fournit ainsi un miroir au travail de l'épigraphiste.

¹⁸ Voir la page sur les estampages <<https://www.efa.gr/estampages/>> du site de l'École française d'Athènes (EFA), ainsi que l'article de Michèle Brunet à ce sujet dans cette même revue.

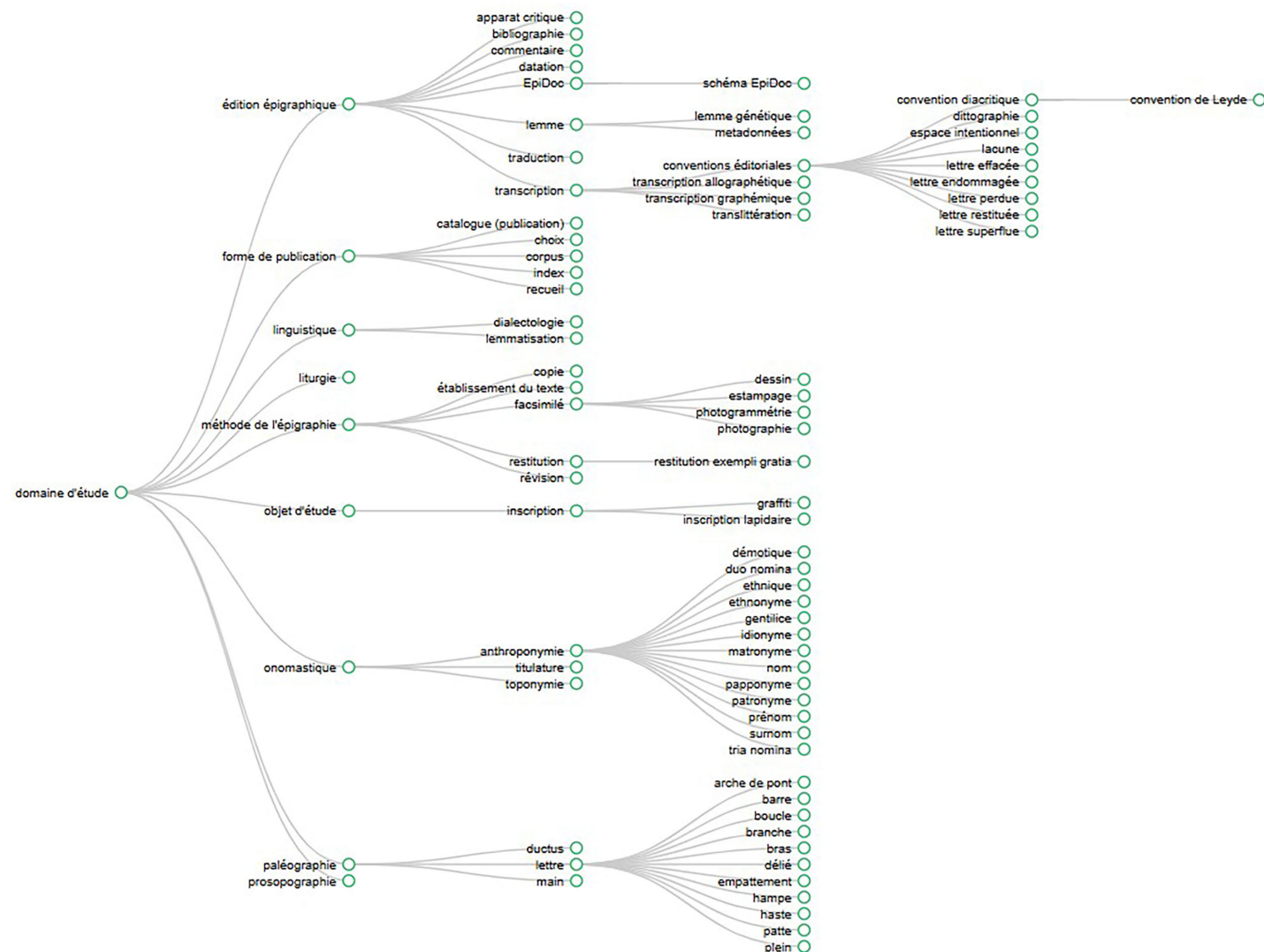


Fig. 4 : Premier développement de la branche du thésaurus GenEpiTheso nommée « domaine d'étude », toujours en cours de constitution.

La hiérarchie à laquelle nous aboutissons est relativement simple, mais l'outil Opentheso permet de raffiner les relations entre les concepts. Il sera par la suite possible de créer des « facettes », autrement dit des regroupements qui facilitent la lecture visuelle, sans changer la hiérarchie, et qui pourraient aider à différencier les périodes (facette pour la Grèce, le Gaulois, etc.).

À la fin de la semaine, 570 termes ou « concepts » forment la première version du thésaurus. Ils sont répartis dans une arborescence jugée pertinente et stable, mais à compléter de traductions et de définitions. Cet effort collectif de mise en commun et d'harmonisation a obligé chacun à confronter sa pratique liée à des traditions disciplinaires anciennes et à réfléchir au vocabulaire transmis, souvent employé sans être pensé. Obligeant à sortir des routines et à se décentrer, l'exercice est une recherche constante de compromis et d'équilibre, dépassant les particularismes, sans pour autant écraser les différences. En creux, c'est bien une définition générale de la pratique de l'épigraphie qui se dessine. La semaine dédiée au numérique s'achève par un retour au terrain avec une visite de l'Acropole d'Athènes et de son musée. Les questionnements des jours précédents sur le vocabulaire, les catégories textuelles et matérielles, résonnent face aux pierres inscrites.

Le thésaurus d'épigraphie générale, nommé GenEpiTheso, est désormais ouvert, accessible et utilisable par tous¹⁹. Notre entreprise rejoint d'autres désirs de « connecter » les épigraphies et de rassembler les épigraphistes de divers horizons, à l'instar de l'initiative Epigraphy.info²⁰ et du *Handbook of Epigraphic Cultures* dirigé par des collègues de l'Université de Hambourg

¹⁹ Lien vers le site de GenEpiTheso : <<https://opentheso.huma-num.fr/?idt=th812>>.

²⁰ Lien vers le site d'Epigraphy.info : <<https://epigraphy.info/>>.

rassemblant près de soixante-dix contributions, afin de comparer les cultures épigraphiques selon une grille de description commune²¹. Dans tous les cas, le but est de briser certaines des frontières artificielles et des conceptions figées qui persistent dans les études traditionnelles, et de susciter des réflexions méthodologiques ouvertes aux dialogues interdisciplinaires et comparatifs. Au-delà du numérique, dans ce numéro consacré aux « épigraphistes au travail », n'est-ce pas le même élan qui est à l'œuvre ?

²¹ Kaja Harter-Uibopuu, Jochen Vennebusch et Ondřej Skrabal (dir.), *Handbook of Comparative Epigraphy*, Hamburg, Academy of Sciences, à paraître.